

### ***A l'origine, la friche***

C'est le 21 juin 2001 à l'occasion de la fête de la musique qu'Olivier Pinalie<sup>1</sup> tombe par hasard sur le terrain qui va devenir le Jardin Solidaire. Lorsqu'il arpente la rue des Vignoles dans le XXème arrondissement, une musique s'élève depuis le fond de l'Impasse Satan. Il y découvre alors un centre culturel sénégalais derrière lequel s'étend un vaste terrain vague en pente douce jusqu'à la rue des Haies. Dès le lendemain, il y retourne avec quelques sets de jardinage dans l'espoir de partager son enthousiasme avec les enfants du quartier et tombe alors sur une bande d'adolescents qui y ont élu leur repaire en le baptisant « la réfo » (la forêt).

Dès son « ouverture » — si l'on peut employer ce terme — le Jardin Solidaire s'immisce dans la vie du quartier en proposant des événements festifs et des animations (repas de quartier, « ruée sur l'Oklahoma<sup>2</sup> », concerts). Ouvert à tous en permanence, il devient rapidement un lieu de rencontre et de convivialité, son activité devenant le synonyme de son développement. L'association du même nom est fondée quelques temps plus tard pour entériner son existence et poursuivre l'aventure ; non sans mal. La Mairie du XXème arrondissement en effet, confondant le jardin avec le tapage qu'engendre l'ouverture de nuit de l'association sénégalaise en ordonne plusieurs fois la fermeture, et finit par le raser au cours de l'hiver 2002. Aussitôt, il est réouvert. Envers et contre tout, le lieu continue d'être le support de nombreuses activités en partenariat avec la Régie de Quartier (permanence juridique, soutien scolaire, activités plastiques, jardinage, herbier...) et chaque été, sont organisées des séances gratuites de cinéma en plein air. L'usage veut que son accès soit libre au plus grand nombre, et toutes les activités non payantes (buvette, cinéma, animation).

Depuis son origine il y a trois ans jusqu'à aujourd'hui, la transformation du jardin n'a pas cessé. La question du temps y est essentielle, peut-être plus d'ailleurs que dans d'autres jardins. Celui-ci nécessite un travail ininterrompu indispensable pour repousser l'enfrichement, état naturel qui ne demanderait qu'à revenir. L'équipe tient à ménager la surprise d'un îlot de verdure en plein milieu d'un quartier en mutation. C'est sur ce contraste saisissant que le jardin a prospéré jusqu'à enfin atteindre l'autre bout du terrain, du côté de la rue des Haies. Il a désormais deux entrées, qui restituent sa physionomie d'origine au quartier, sur une surface de 2500 m<sup>2</sup>. La Fondation de France reconnaissant l'implication et la probité des jardiniers leur a permis enfin de le végétaliser convenablement. L'occasion fut donc trop belle de planter sur place un mail de boulots, une ligne de catalpas, deux cerisiers, des tulipiers de virginie et autres espèces qui ont transformé l'allure du jardin. Plus tard, seront aménagés une scène pour les concerts et spectacles, des jeux pour enfants et une salle de musculation en plein air, demandée par un groupe de jeunes adultes.

### ***La lutte jardiniste***

Le Jardin Solidaire est né d'une friche urbaine en forme de décharge sauvage, dans un quartier qui ne comptait plus alors ses terrains vagues. C'est donc au départ une réquisition de l'espace, ou plutôt son ouverture spontanée au public qui préside à la création du jardin. Ouvert sans autorisation préalable, le jardin est une aventure collective qui restitue en quelque sorte une partie occulte du quartier à ses habitants. Pour le défricheur qu'est Olivier Pinalie, les jardins partagés procèdent d'une logique d'appropriation des espaces vacants, s'imposant d'emblée comme un acte de résistance à la pression urbaine et aux spéculations immobilières. De ce fait, c'est un lieu contestataire. Ces jardiniers qui restaurent la *polis*, soulèvent la question de l'action –jardinière ou autre- que, tantôt la ville inhibe, tantôt

---

<sup>1</sup> Olivier Pinalie est artiste.

<sup>2</sup> Chacun est invité ce jour là à venir défricher une partie du futur jardin, la végétation pionnière installée depuis quelques années donne encore à cette époque l'aspect d'une « jungle » urbaine.

elle tolère<sup>3</sup>. A l'origine, ce sont les vides dans la ville qui sont convoités. Et parfois, leur présence surnuméraire au sein même d'un quartier peut être vécue comme une confiscation injuste d'espaces potentiellement « libres ».

Si depuis l'aventure des jardins partagés, l'on prend souvent les *garden communities* de New-York en modèle, elles n'étaient pas forcément telles qu'on les présente souvent, à savoir instituées par de gentils jardiniers à la recherche d'une terre à cultiver. Dès 1973, Liz Christy, l'initiatrice de ce mouvement, fait partie des « gardening activists », balance des « seed bombs » dans les terrains vacants et mène les « green guerrillas » que l'on peut observer sous l'angle du jardinage mais surtout de la lutte urbaine. Olivier Pinalie cite en outre un autre mouvement américain, issue de la gauche radicale des années soixante qu'est le groupe des « Diggers ». Activistes urbains, ils organisent des magasins de vêtements gratuits, des soupes populaires et des repas à domicile, la distribution de méthadone. Plusieurs fois, les Diggers ont investi des espaces vacants pour y installer des campements de fortune.

On ne peut donc pas croire longtemps que tous les jardins partagés viennent dans la suite logique des jardins ouvriers ou familiaux. On préférera ranger certains de ces jardins — et notamment le Jardin Solidaire — dans une histoire qui place, au centre, la thématique du vide urbain et son appropriation. Il est vrai, en revanche, que les terrains vacants depuis qu'ils existent, dans un but de défense militaire - la zone *non aedificandi* - ou qu'ils soient le résultat d'un mitage urbanistique - les terrains vagues des années 50-60-, ont été des terres mobilisées et jardinées. Aujourd'hui, à nouveau, le vide urbain est le socle d'une forme d'occupation, mais qui prend ses sources dans le champ de l'histoire de la lutte urbaine tout autant que dans l'histoire des jardins.

### **Du Jardin Solidaire au gymnase ?**

Que de généreux donateurs lèguent les plantes de leur terrasse lors d'un déménagement ou que les enfants du quartier arrosent régulièrement, ou bien encore que d'autres se prennent d'intérêt pour un coin qu'ils entretiennent, les gens sont nombreux à participer d'une manière ou d'une autre à l'embellissement et à l'entretien du jardin. Sur la base d'un plan général dessiné pour aménager différents itinéraires à travers le jardin, chacun est libre d'ajouter une touche personnelle ou d'aider aux travaux généraux. Certains se consacrent aux animations, d'autres au jardinage, la répartition se fait sur une concertation générale. Cette gestion collective implique les gens qui fréquentent le jardin et préserve des dégradations éventuelles, tous étant dès lors responsables du lieu. L'histoire du Jardin Solidaire est bien sûr jalonnée de débordements et de conflits, mais tous ont trouvé une solution pacifique. Il est aujourd'hui partagé par une population hétérogène de plus en plus nombreuse qui trouve ses marques naturellement dans cet espace ouvert.

Ces heureuses initiatives ont déjà influencé la gestion des jardins traditionnels. Plusieurs vénérables jardins de la Capitale (le Jardin des Plantes, les serres d'Auteuil) ont ouvert des espaces de jardinage au public en plus de leurs traditionnelles visites. C'est que notre imagination ne se contente plus d'une contemplation esthétique. Le plaisir du regard veut désormais se prolonger par une participation réelle à l'entretien et la création de son environnement. Mais malgré ce succès, incontestable, des Jardins Partagés — pour preuve la nouvelle définition de ces jardins au Sénat l'été dernier —, l'avenir du Jardin Solidaire demeure suspendu à un projet de gymnase prévu pour la fin de l'année 2005 ; et ce, en dépit d'un travail considérable sur le quartier, sur le plan de l'aménagement certes, mais aussi et surtout sur le plan social. Sur ce lieu de latence de l'aménagement s'est donc jouée une symbiose entre un désir violent de jardin qui ne demandait qu'à s'exprimer et la terre, que la vacance urbaine a mise à nu. Un positionnement plus acerbe pourrait cependant y voir l'utilisation du jardinage collectif au profit de la disparition raisonnée des « délaissés urbains ». Le débat s'ouvre donc, avec en ligne de mire l'avenir du Jardin Solidaire.

---

<sup>3</sup> Voir l'histoire des jardins familiaux décrite par Françoise Dubost (*Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, 1984), mise à mal par les urbanistes dans les années soixante-dix qui auraient « déploré leur aspect peu soigné, leur allure de « zone » ou de bidonville ».